

I

La vie est comme une noix de coco suspendue à la branche, elle se balance au gré du vent, jusqu'au jour où un courant d'air mauvais la jette à terre. La mienne de vie pesait bien moins lourd qu'une noix de coco, et je n'avais rien du charme tendrement exotique de ce fruit. Du charme, je n'en avais pas, le pelage rêche et terne, d'une teinte indéfinissable tirant vers le gris, grêlé de taches tout aussi indéfinissables, souvenirs des restes de nourriture que l'on m'avait lancés et qui avaient malencontreusement atterri sur mon dos. Mais mieux vaut recevoir une tête de poisson sur le poil qu'une pluie de cailloux. Pour finir, j'étais affublée d'une queue en

accordéon – des angles droits en lieu et place des circonvolutions du seyant tire-bouchon – et de grandes oreilles, longues et plates, qui me valurent plus tard le surnom de Yoda, les amateurs de science-fiction comprendront. Comme le maître Jedi, j'étais de petite taille, sage probablement ; quant à mes origines, elles demeuraient mystérieuses : avait-on jamais vu ma mère prendre soin de moi ? Bref, j'étais une drôle de chienne, d'une race inconnue, qui survivait dans un trou creusé dans le sable au pied d'un palmier.

Mais je n'étais pas seule ni malheureuse. Pas heureuse non plus. À mes côtés, une tripotée de chiots tout aussi faméliques, mes frères, mes sœurs peut-être, bien que je fasse figure d'intruse au milieu d'eux qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau – ou était-ce la couche de crasse qui les enveloppait qui maquillait leur différence ? Nous formions une bande, si ce n'était une fratrie, nous blotissant les uns contre les autres quand le vent faisait voltiger les palmes au-dessus de nos têtes décharnées. Ces jours de tempête, nous ne risquions pas le museau hors de notre abri. L'écume blanche de l'océan bouillonnait à quelques mètres de nous, des noix de coco déchues roulaient et bondissaient sur la plage, tels les boulets sortis de la bouche d'un canon.

Sans parler du grondement des éléments qui s'engouffrait dans le pavillon de mes oreilles, irrémédiablement plates comme les ailes d'un avion. J'aurais souhaité les rabattre pour faire taire cet enfer, mais c'était impossible. Je n'ose imaginer ce qui serait advenu si je m'étais aventurée dans ce maelstrom tropical. Moi et mon petit kilo d'os nous serions envolés vers ces cieux rageurs, c'est certain.

Que dire d'autre, si ce n'est que le sort nous avait bien lotis en nous faisant naître sur une plage. Parce que la vie en ville n'est pas une sinécure, surtout sous un soleil de plomb. Le macadam brûle les pattes et la chaleur qui en exsude rôtit les flancs des plus petits. La ville est un four où l'espérance de vie est encore plus réduite pour les chiots qui, comme nous, sont livrés à eux-mêmes. Que faire sans le téton d'une mère auquel se raccrocher ? Se protéger du soleil sous une voiture, c'est risquer de s'endormir et finir écrasé par une roue ; boire se résume à laper la boue malsaine des ornières, souvenir d'un déluge passé ; manger pourrait paraître plus simple, si la lutte n'était si âpre auprès des poubelles. Restent les monceaux de détritrus qui jonchent les marchés à la clôture, mais ils sont avalés par les bêtes les plus déterminées qui se déchirent le festin avec des hommes tout

aussi féroces qu'elles. À coups de savates et de crocs, les agapes !

Alors oui ! nous étions chanceux sur notre plage où trois grands mâles se partageaient le territoire. Tous roux, tous en bonne santé, à part quelques misères : l'un était borgne, l'autre boiteux, et le troisième pelé comme un cochon, mais les trois s'entendaient à merveille et nous servaient de gardes du corps. Nourris par les pêcheurs de l'anse, ils nous cédaient des miettes que nous débusquions avec virtuosité. C'est fou ce qui s'insinue entre les grains de sable. Nous passions des heures la truffe au sol à nous purlécher d'un minuscule lambeau de chair, d'un reliquat d'arête, d'un œil de poisson providentiel. La plage est un garde-manger ! Du moins pour qui a un bon flair et beaucoup de patience. Qu'avions-nous de plus urgent à faire que d'essayer de nous remplir l'estomac ? Ah oui, à propos, j'ai omis de décrire mon ventre, un gros ventre en forme d'outre ou de poire, enveloppé dans une peau rose à moitié translucide tant elle était tirée depuis les bosses de ma colonne vertébrale jusqu'à mon nombril.

Voilà pour les trois premiers mois de ma vie avant qu'un esprit ne s'égare et pointe son œil sur moi. Un esprit en scooter, avait-on déjà vu ça ?